

La relecture des épreuves

Benjamin Hoffmann

Number 150, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85973ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hoffmann, B. (2017). La relecture des épreuves. *Les écrits*, (150), 33–42.

BENJAMIN HOFFMANN

La relecture des épreuves

Le livreur a frappé : c'est un matin de novembre, il fait gris et froid, cet inconnu n'a qu'une hâte – poursuivre une tâche qu'il doit accomplir dans un temps limité – et s'est déjà éloigné en vous laissant une volumineuse enveloppe. Pour vous aussi, le compte à rebours a commencé : à l'intérieur se trouve la pénultième version d'un manuscrit qui va bientôt vous échapper, à la seconde précise où vous aurez signé le « bon à tirer ». Bien sûr, il vous serait possible de mettre en cause le caractère irrémédiable des décisions que vous allez prendre. Il se pourrait qu'un jour votre livre fasse l'objet de nouvelles éditions : ces renaissances du texte, n'est-ce pas, vous donneraient l'occasion de l'amender une fois encore... Mais pour deux raisons au moins, vous ne souhaitez pas chercher de réconfort dans cette promesse incertaine. D'une part, l'histoire de la littérature est là pour vous lancer des avertissements. Il se trouve que vous connaissez bien le dix-huitième siècle et que l'exemple du *Diable boiteux* d'Alain-René Lesage est prompt à vous venir : quelle idée fut la sienne, en 1726, de corriger, amplifier et finalement alourdir son chef-d'œuvre de 1707 ? C'est qu'à reprendre des années plus tard un roman déjà publié, vous risquez de compromettre son unité profonde, celle qui était garantie par le travail, l'inconscient et jusqu'aux insuffisances de l'individu que vous étiez ; et l'unité organique

d'un texte doit être préservée, même au prix d'imperfections éparses qui, du reste, s'avèrent le plus souvent relatives. Un autre écrivain des Lumières l'a dit parfaitement : tout est dans un flux perpétuel et il n'y a point d'individu. Le premier serment de constance à soi-même que se fit un être de chair, ce fut dans la solitude d'un cœur qui n'est jamais le même. C'est donc à autrui que vous prévoyez de livrer le fruit de vos efforts : quels ravages il s'apprête à y faire !

Il existe une raison supplémentaire pour laquelle vous souhaitez ne pas amoindrir à vos yeux la difficulté du travail que vous êtes sur le point d'affronter : car il est bon d'accomplir certaines tâches avec, présente à chaque seconde, l'idée de votre mort prochaine. Bien sûr, cela est fort tragique et même un peu grandiloquent. Pourtant, combien de faiblesses n'est-on pas enclin à s'autoriser dès lors que la possibilité d'une seconde chance demeure ouverte ? Parfois, il est préférable d'agir avec la faux sur le col, de tourner chaque page comme on fait un adieu, de corriger chaque mot comme s'il était le dernier que vous prononcerez jamais. Il y a dans le corps une tension, pénible certes néanmoins souhaitable, une tension qui naît dans le ventre et se propage dans les bras et les doigts qui écrivent lorsque ces mots « irréparable » et « jamais plus » y sont gravés en lettres de feu. Les petits renoncements face à l'âpreté de la tâche ; les difficultés qu'on laisse glisser à la lisière de la conscience en faisant pour soi-même celui qui ne les a pas remarquées ; les insatisfactions devant une phrase que l'on consent à ne pas modifier pour toutes les mauvaises raisons qu'on se donne chaque fois que, par lâcheté ou paresse, on s'abstient d'accomplir ce qui doit l'être ; ces laideurs morales immortalisées en scories dans le texte deviennent inadmissibles à partir du moment où l'on ne se berce pas de l'illusion qu'un jour, peut-être, dans longtemps, il sera envisageable d'apporter

au texte de nouveaux amendements. Non : il n'y a point de lendemain et ce sera bientôt la nuit après ce bref moment.

Bien entendu, avec de telles convictions sur le travail de relecture, ce sont des heures bien sombres que vous vous préparez et afin de vous guider dans votre tâche, vous adoptez pour principe que c'est pour autant qu'elle sera juste un peu moins qu'intolérable que vous l'accomplirez correctement. Alors vous emportez dans votre bureau cette lourde enveloppe en sachant qu'un combat pied à pied vous attend au cours des quinze jours qui vous sont laissés pour en relire le contenu : combien de fois vous répéterez-vous que de tous les mots de la langue française, celui d'«épreuves» est l'un des mieux choisis ? Pourtant, l'âpreté dans la lutte, vous la souhaitez autant que vous la redoutez car dans l'éventualité où vous ne feriez qu'une promenade à travers votre texte en vous louant de ses agréments et en pensant déjà à autre chose, vous auriez conscience d'être en train de gâcher cette dernière opportunité qui vous est donnée et au lieu de livrer à l'imprimeur, puis aux lecteurs présents et futurs, le meilleur de votre personne, vous ne lègueriez que des fortunes rongées de dettes et des montres aux rouages arrêtés. Pourquoi s'étonner alors que l'on dédaigne vos rebuts ?

Ce défi, vous êtes donc résolu à l'affronter avec la gravité qui s'impose : vous déchirez l'enveloppe, saisissez le stylo bleu que l'on réserve à ces annotations définitives et entreprenez la patiente analyse de vos pages, l'une après l'autre. Très vite, vous découvrez que la relecture des épreuves revient à faire l'expérience cartésienne du doute hyperbolique : cet exercice littéraire est aussi interrogation métaphysique. Car tout se dissout et s'effiloche sous le microscope de l'auteur au travail, il est toujours possible de plonger plus avant, plus profond, de remettre en question la justesse intrinsèque d'un mot dans

un emploi donné, l'agencement d'une période, le rythme d'une énumération, l'emplacement d'une virgule et l'opportunité d'un point. C'est un questionnement radical, un véritable interrogatoire musclé que vous faites subir à chacune de vos phrases: « Dans quelles circonstances avez-vous été écrite? », « Êtes-vous certaine que votre utilité réelle est conforme à votre utilité supposée? », « Avez-vous, oui ou non, un alibi sérieux pour justifier que vous soyiez ici plutôt qu'ailleurs? » Et le cas échéant, c'est un passage au tabac que vous leur faites subir, à grands coups de stylo qui les relègue aux oubliettes de votre histoire. Peu à peu, à force de vous interroger avec paranoïa sur le bien-fondé des moindres décisions que vous avez prises, c'est plus loin encore que votre doute s'étend, jusqu'aux racines de la langue, jusqu'au fonctionnement de la syntaxe et la fonction iconique des lettres que vous tracez. Les conventions réglant la succession des mots, vous êtes prêt à les remettre en cause, elles vous apparaissent pour ce qu'elles sont: des décisions arbitraires que le temps seul a permis de justifier, comme de vieux abus que l'on respecte uniquement parce qu'ils l'ont toujours été. De même que l'objet le plus scintillant, le diamant le plus pur, à partir du moment où le regard perçant du microscope plonge jusqu'aux fondements de sa constitution atomique et découvre dans le vide interstidéal de l'infiniment petit des particules éparses, des linéaments interrompus, des enchevêtrements galactiques de lignes brisées, la langue sous le regard maniaque de l'écrivain au travail présente un autre visage. Elle a quelque chose de plus grossier, de moins brillant; elle dévoile ses cacophonies inévitables, l'omniprésence des associations d'idées qu'elle offre prêtes à l'emploi, la lourdeur de ses enchaînements logiques, l'autoritarisme sot de ses règles, l'inconséquence pitoyable qui se dissimule sous l'apparente rigueur de sa législation, jusqu'à

la sidérante étroitesse de son répertoire. Car en analysant le réseau serré de votre texte, un tissu dont tous les éléments sont interconnectés, vous découvrez que certaines répétitions de termes, certaines proximités syllabiques entraînant de pénibles dissonances laissent votre responsabilité intacte puisqu'elles sont les uniques solutions que la langue vous offrait au sein de cette combinaison de signes. Alors vous devez consentir aux défauts objectifs que nulle habileté, nulle prévoyance ne vous aurait permis d'éviter puisqu'à vouloir les changer, vous ne parviendriez qu'à créer des scories supplémentaires. Il y a bien des années, au cours d'une leçon de physique, vous avez observé cette photographie d'une épingle prise au microscope électronique : vous avez constaté que cet objet dont vos sens vous apprennent qu'il est pointu et perforateur, pourvu que vous l'examiniez au plus près, s'achève en vérité par une tête plate et carrée, une extrémité qui n'a plus rien de redoutable une fois perçue à cette échelle et dont la capacité à provoquer la moindre douleur vous semble tout à coup surprenante. La langue est semblable à cette épingle sous le regard de l'auteur qui relit pour la dernière fois son ouvrage : un instrument maladroit, mal dégrossi, qu'il a manipulé afin de broder un texte dont l'élégance et la beauté surgissent en dépit de tant d'imperfections, à moins qu'ils ne s'obtiennent uniquement dans l'effort pour les surmonter. C'est cela, si je ne me trompe, que Mallarmé appelait « rémunérer le défaut des langues » : faire de la nécessité de composer avec leurs insuffisances multiples autant d'opportunités pour en magnifier les résultats.

À ce stade de votre travail, c'est sur des mots éparés et des syntagmes, tout au plus des phrases isolées, que votre attention se concentre. Car il est improbable que des difficultés d'ampleur vous restent à résoudre à la réception des épreuves : il ne s'agit plus de vous interroger sur la conduite du récit, de

méditer l'ajout d'un chapitre ou la suppression entière d'un paragraphe. Ce gros œuvre, ce labeur de terrassier, vous l'avez déjà mené au cours des précédentes relectures dont celle-ci n'est que le couronnement. Mais pour être plus tenus en apparence, les enjeux actuels n'en sont pas moins considérables. C'est que vous êtes perfectionniste : une virgule inconsidérément placée dans la version finale vous chagrinerait autant qu'un mauvais accord du participe passé ou un morceau de phrase manquant. Avec l'exigence qui est la vôtre – et même si vous la savez largement excessive – il n'y a pas d'erreurs pardonnables, pas de scories que vous puissiez tolérer : la moindre d'entre elles vous semblerait une raison suffisante pour renier votre livre.

La question qui s'impose est bien sûr : quand s'arrêter ? À cela Picasso répondait : « Lorsque j'ai peur d'abîmer ma toile » et il est vrai qu'il importe d'être sensible à ce changement de perspective, cette seconde où votre angoisse cesse d'avoir pour objet la peur de laisser une erreur mais celle d'en ajouter une. Une autre réponse, plus définitive peut-être, est celle qui vous est donnée par votre corps : le travail est fini quand vous n'êtes plus en mesure de le poursuivre, tout simplement. Car c'est le texte, inerte, glacé, éternel, c'est toujours le texte qui finit par l'emporter sur l'esprit réfugié dans la chair et sur la volonté qui dépend de l'appareil nerveux. Il faudra rompre, bien sûr ; il importe juste d'en retarder le moment. Le problème n'est donc pas de savoir si vous allez emporter la lutte mais si vous allez livrer un beau combat. Au moment de confier les épreuves corrigées à ce deuxième livreur qui les emporte à leur destination finale, vous serez à la fois groggy comme un boxeur après une lourde défaite et néanmoins tranquille comme celui qui a échoué dans sa quête d'absolue perfection, trouvant réconfort et satisfaction dans la certitude

d'y avoir consacré le meilleur de ses forces. Et vous comprendrez un peu mieux ce qu'entendait Faulkner en désignant le *Bruit et la fureur* comme « *my most splendid failure* ».



Quelques mois sont passés et votre livre est publié. Un dernier livreur vous a apporté un carton où de petits cercueils sont proprement superposés, comme dans une nécropole portative. Vous saisissez l'un d'entre eux avec plaisir et répulsion et jetez un coup d'œil à l'intérieur, avec une curiosité mêlée de crainte. C'est que votre livre est passé de la puissance à l'acte ; il est incarné, enfin venu à l'existence. Mais il est également fini, figé, impossible à modifier, plus que jamais présent et cependant inaccessible. Alors vous redoutez de le parcourir puisqu'au détour d'une page, qui sait quelle abomination (un adjectif répété ! Une liaison manquée entre deux paragraphes ! Ou bien, plus humiliant encore, une simple faute de frappe !) pourrait vous sauter au visage. Pourtant, après un conditionnement approprié (ce peut être une brève méditation sur l'inévitable imperfection des entreprises humaines ou bien le débouchage d'une bouteille dont le contenu assourdira la violence de vos désillusions), vous vous lancez dans la relecture de votre texte avec la rage d'en finir au plus vite et cependant l'espoir d'être charmé par vous-même.

Ouvrez une page au hasard. Pour autrui, elle est comme un paysage ou comme un artefact : un objet extérieur, qu'il n'a pas créé, qu'il peut apprécier, détester, qui lui inspirera de l'enthousiasme ou de la révolte, auquel il prêtera des significations à moins qu'il choisisse de lui en refuser, mais bien une chose dotée d'une forme définitive sur laquelle il ne saurait agir. Pour vous, elle présente un autre spectacle. Elle

est muable et plastique, le théâtre d'une incessante métamorphose dont il se trouve qu'elle a été interrompue comme par l'un de ces charmes qui statufient les monstres des histoires enfantines dont vous ne pouvez oublier les précédentes apparitions. Elle vous rappelle ce scorpion qui un jour vous a interprété sa danse de provocation et de mort et qui, en restant figé à la même place, balançait son dard sombre comme un pendule pour vous hypnotiser. Ou bien elle vous apparaît comme une collection de petits personnages, chaque lettre est un individu doté d'une volonté propre, une créature espiègle et minuscule qui se livre soudain à d'audacieuses cabrioles, s'amuse d'entrechats et de galipettes, s'abandonne à son instinct de fol vagabondage et qui, accompagnée par tous ses camarades avec lesquels elle joue à chat ou bien à saute-mouton, s'achemine joyeusement vers le bord de la page qui leur fait un plongeoir depuis lequel, rivalisant de légèreté, de grâce et de folâtrerie, elles se précipient l'une après l'autre dans le vide en réalisant d'incroyables pirouettes, rendant au fil de leurs disparitions successives la page à sa nudité primitive.

Si de semblables hallucinations vous frappent en parcourant votre livre, c'est parce qu'il vous est impossible d'oublier les innombrables formes qu'il a prises au cours de la rédaction. Tous ses états primitifs vous reviennent comme des réminiscences du temps jadis à celui qui parcourt après la mort des siens la maison où sa jeunesse s'est passée. À vos yeux, l'ouvrage publié est un palimpseste où se perçoivent en transparence la multiplicité de ses hésitations qui, de façon chaotique et laborieuse, ont mené au résultat qui ne changera plus. Dans l'espace infinitésimal entre un point et la prochaine majuscule, vous assistez au surgissement de paragraphes entiers qui s'y trouvèrent jusqu'au jour où vous avez décidé de les renvoyer au néant ; au détour d'un chapitre, c'est

la voix d'un personnage que vous avez condamné à la peine capitale qui d'outre-tombe vous accablera de reproches.



Cette singulière expérience de lecture n'aurait qu'un intérêt limité si elle se produisait uniquement dans le cas épisodique où un auteur relit son propre livre. Car les écrivains sont nombreux à bientôt remiser leurs ouvrages au fond de leurs bibliothèques et à limiter les confrontations avec ces paroles émanées d'un moi avec lequel ils ont cessé de se confondre et dont ils redoutent, à mesure que la maturité et l'inévitable différenciation avec soi-même s'accroissent, qu'il vienne à les embarrasser en raison de l'identité du nom qu'ils portent et de celui arboré par la couverture. Mais loin de se poser sur leurs propres ouvrages seulement, ce regard se porte également sur les œuvres d'autrui. Il s'agit d'une véritable déformation professionnelle, d'une pente irrémédiable prise par l'esprit au cours d'un labeur long et répété qui lui donne un tour particulier dont il devient incapable de se défaire. C'est qu'à force de vous heurter à des problèmes littéraires, la manie de juger les solutions adoptées par autrui ne vous quitte plus. Ainsi, en parcourant un livre composé de brefs chapitres, dont l'intérêt principal consiste dans la mise en œuvre d'un style délicat et raffiné, chaque fausse note, chaque petite maladresse, tous ces indices d'un travail qui n'a pas été mené à son terme, d'un temps de maturation et d'oubli suffisant qui n'a pas été accordé à ce projet, vous fera sursauter puis hurler comme ce chef d'orchestre célèbre qui, un jour, alors qu'il dirigeait l'une des formations les plus accomplies du monde, interrompit d'un geste l'harmonie que les musiciens produisaient en leur déclarant sur un ton de reproche, de déception et de colère

rentrée : « Vous avez commencé une demi-seconde trop tôt ! » Pour un peu vous saisiriez un stylo afin de réécrire les phrases qui vous semblent fautives dans le silence entre deux lignes.

Ce n'est pas à des détails seulement que vous vous arrêtez, des choix dans la conduite du récit vous arrachent également des commentaires que l'on trouverait dans la bouche d'un spécialiste du bâtiment, promenant son casque orange et ses chaussures de sécurité au cours de la visite d'un chantier : avec l'air malin de celui à qui on ne la fait pas, l'œil expert de celui qui a commencé au bas de l'échelle avant de prendre la direction de grands projets, vous remarquez aussitôt les étais d'une construction fragile, les lézardes dans la dalle de béton, les conduites d'aération disposées à intervalles irréguliers. Dans une certaine mesure, la volonté d'écrire résulte en grande partie du mécontentement éprouvé à la lecture des ouvrages d'autrui : il y a dans chaque écrivain quelque chose d'un artisan irrité par la maladresse d'un collègue, lui arrachant l'outil des mains pour lui montrer de quelle manière s'en servir correctement. Si un auteur est d'abord un lecteur, ce n'est pas seulement, comme la sagesse commune le veut, parce qu'il importe de bien connaître un métier avant de l'exercer à son tour ou bien parce que l'imaginaire exprimé dans un livre est susceptible de féconder le sien : c'est parce qu'un écrivain ne trouve guère, sinon jamais, de plaisir sans mélange à découvrir le travail d'un confrère. Les ouvrages dont l'influence s'avère la plus profonde sont ceux que l'on achève en s'écriant : « Quel dommage que l'auteur n'ait pas fait autrement ! » Ainsi l'écriture est-elle cette quête d'une improbable satisfaction que la littérature universelle refuse dans sa plénitude et si les sources d'inspiration d'un auteur sont régulièrement hétérogènes et multiples, c'est dans l'espoir que la fusion de ces modèles épars au sein d'un cerveau unique produise le chef-d'œuvre qui le délivrera enfin de la malédiction d'écrire.